

CLAUDE ROY LAISSE LA PAROLE A HAN SUYIN

Han Suyin (1) jugé « venimeux, injurieux et diffamatoire » et dénotant ma « haine de la Chine » (sic) le double constat que j'ai fait : elle n'a pas dit pendant des années la vérité sur la Chine et sur la Révolution culturelle. Mais elle connaissait parfaitement cette vérité. Je lui laisse la parole et laisse le lecteur vérifier si ce que j'ai dit est exact ou non.

HAN SUYIN PENDANT

« Dans la grande tradition de l'humanisme chinois, pas de liquidations, pas de purges massives. » ("la Chine en l'an 2000", 1967.)

« Jiang Qing ne fut en aucune manière responsable des déprédations du groupe de la Révolution culturelle. » ("Wind in the Tower", 1976.)

« Loin d'être une absurdité résultant de la folie ou de l'autoritarisme, la Grande Révolution culturelle est un événement logique, utile, nécessaire. » ("Asia today", 1969.)

« La G.R.C.D. s'efforce d'abolir la servilité et l'obéissance aveugle. » ("Asia today", 1969.)

« Les Gardes rouges dont les Occidentaux firent des descriptions tellement sinistres [...] s'employaient à s'entraîner au raisonnement et à la discussion. » ("Asia today", 1969.)

« Leur conduite était excellente, ils étaient propres, bien élevés, polis. » ("Wind in the Tower", 1976.)

On pourrait remplir un numéro entier du « Nouvel Observateur » en comparant les affirmations de Han Suyin dans les livres qu'elle publia de 1967 à 1976 avec les pages de « la Moisson du Phénix » qui prouvent sans l'ombre d'une discussion possible qu'elle savait parfaitement, à l'époque, que ce qu'elle affirmait était le contraire de la vérité. C'est ce qu'elle appelle aujourd'hui : « Naviguer parmi des difficultés sans nombre [...] pour le bien des miens et de mon peuple. » Je persiste à penser que cette « navigation » aura fait plus de mal que de bien au peuple chinois.

C. R.

(1) Voir « le Nouvel Observateur » n° 816 du 28 juin 1980.

HAN SUYIN APRES

« Dans chaque quartier [cela allait] du simple harcèlement au meurtre, de l'interrogatoire interminable au matraquage à mort. » ("la Moisson du Phénix", 1980.)

« Jiang Qing [...] par son discours du 22 juin 1967 à Pékin déclencha une lutte sans précédent et provoqua de nombreuses morts [...]. Elle donna le feu vert à la poursuite des violences. » ("la Moisson du Phénix", 1980.)

« Juin et août 67. La folie semblait régner en Chine. "Tu vas faire une dépression nerveuse", me dit Vincent [son mari]. On traîna l'écrivain Zhsu Stuli de village en village [...]. Il en mourut. » ("la Moisson du Phénix", 1980.)

« "Je vais devenir fou si je vois encore un service religieux à la gloire de Mao", me dit Richard Young [un ami pékinois, en 1969]. » ("la Moisson du Phénix", 1980.)

« Les pires des bandes de Gardes rouges ne se contentèrent pas de tuer et de torturer, mais ils brûlèrent les livres et détruisirent les monuments historiques [...]. Une équipe de Gardes rouges vint faire une enquête "chez mes amis les Paï. J'ai failli me jeter par la fenêtre", me dit Mme Paï. » ("la Moisson du Phénix", 1980.)

tent l'écrivain que je suis, ce pseudonyme juif que j'ai utilisé, Abram Tertz, mon style satirique et grotesque. Eux qui aiment le classicisme chatoyant, la langue de Tourgueniev... Siniavski, pour eux, c'est aussi choquant que « Voyage au bout de la nuit », de Céline !

Vous voulez un exemple ? Dans mes « Promenades avec Pouchkine », j'écrivais — en russe — que le jeune Pouchkine était entré en littérature sur de maigres petites jambes érotiques. (En français, dans la traduction de Martine : « C'est sur les jambes menues de la poésie érotique que Pouchkine fit son entrée dans la grande poésie. ») Ils ont pris cette image à la lettre, et les voilà qui entament des polémiques sans fin... Pouchkine avait-il vraiment des jambes maigres ? Avait-il des jambes érotiques ? Vous voyez... C'est un exemple de mon style. Et de mon drame... Un jour, je publierai un livre où je réunirai simplement des coupures de presse, je l'intitulerai : « le Second Procès d'Abram Tertz ».

Même dans les camps

Je suis un dissident. En Russie comme ici. Un écrivain russe ne cesse pas d'être soviétique. Si j'avais pu écrire en Russie, et voyager quelquefois, j'y serais resté.

Je viens de terminer un mini-roman. L'histoire d'un homme très doux — le héros s'appelle Siniavski — qui, par hasard, a tué ses cinq frères. Tout le monde le croit coupable. Sans jamais le vouloir, il provoque des catastrophes. Conte, parabole sur l'écrivain que la société considère toujours comme un bâtard, un criminel. Et pourtant, comment ne pas écrire ? La seule question qu'il faut poser à un écrivain, c'est : « Dans la situation de Robinson Crusoé, que ferais-tu ? Est-ce que tu continuerais à écrire, sans savoir si tu vas mourir dans l'île, ou si un jour un bateau viendra ? » Un véritable écrivain doit continuer à écrire. Quoi qu'il arrive. La littérature a toujours été plus importante que ma propre vie, peu m'importent les lieux, la langue qu'on parle autour de moi. Je connais des écrivains soviétiques pour qui l'exil linguistique est un drame. Au contraire, ma langue a sa vie propre, son évolution. Plus l'environnement m'est étranger ou hostile, plus elle se nourrit de moi. J'ai toujours écrit. Partout. Même dans les camps. Quand écrire était pour moi une question de vie ou de mort, lorsque les mots, les pensées ne venaient plus des livres, mais me poussaient sur les os.

Propos recueillis par
NITA ROUSSEAU

Œuvres d'Andréi Siniavski publiées en français :

- 1963 : « le Verglas », nouvelles (Plon).
- 1966 : « Lioubimov, ville aimée », nouvelles (Julliard).
- 1968 : « Pensées impromptues » (Christian Bourgois).
- 1974 : « Une voix dans le chœur » (Seuil).
- 1976 : « Promenades avec Pouchkine » (Seuil).
- 1978 : « A l'ombre de Gogol » (Seuil).

A paraître prochainement :
« le Petit Tzorés » (titre provisoire).

La semaine prochaine :
La France de Severo Sarduy

BEST-SELLER

Diaboliquement vôtre...

LA TRACE DU SERPENT

par Thomas Thompson
Traduit de l'américain par Serge Grunberg
Ed. Mazarine, 684 pages.

On a le droit d'avoir peur. Au reste, M. Thomas Thompson, qui n'a pas lésiné sur les moyens, y compte bien. Le sujet de son entreprise, il est vrai, s'y prête à merveille. Un mauvais sujet : Charles Sobhraj, dit Alain Gauthier, dit Daniel Chaumet, dit etc., beau jeune homme de type eurasiatique, sillonné l'Inde et l'Extrême-Orient pendant cinq ans, de 1971 à 1976. Et là, entre Kaboul, Bombay, Bangkok et Hongkong, il n'a pas perdu son temps : une douzaine d'assassinats, des dizaines de milliers de dollars en travelers chèques, des kilos de pierres précieuses... bref, un bilan et un butin de choix pour les messieurs de l'Interpol, qui finirent par l'épingler comme un beau papillon de nuit au moment où il s'apprêtait à empoisonner, excusez du peu, une vingtaine d'élèves ingénieurs, de passage au « Vikram Hotel » de Delhi.

Il ne s'agit pas d'une fiction. La minutie du travail de Thomas Thompson, qui retrace l'itinéraire de cet attachant personnage, en témoigne. Son souffle aussi : les horreurs sont trop évidentes pour n'être sorties que de la plume d'un journaliste pervers. D'ailleurs, les faits sont là, et les victimes bien fichées dans les registres de la police indienne et thaïlandaise. Elles sont en général, ces victimes, des jeunes femmes occi-

piquant. Côté piquant, c'est une réussite. Emprisonnés, noyés, brûlés vifs, les voyageurs ont enfin rendez-vous avec le destin — leur « Karma », dit-on là-bas. Les instruments du destin sont des pilules qui leur donnent une dysenterie carabinée en prologue au voyage définitif organisé par le séillant Charles Sobhraj, sa compagne québécoise, Mlle Marie-Andrée Leclerc, et son équipe formée de canailles de diverses nationalités. Le scénario est immuable : avant de plumer et de rôtir les pigeons, on les flatte, on les gave. Charles exhibe sa force et sa beauté dans un numéro de Kung-Fu, histoire de séduire et d'inquiéter. On boit beaucoup, on fumote et puis on passe aux choses sérieuses.

« La Trace du serpent » aurait pu être un livre douteux et horripilant. L'apologie — même maquillée d'indignation — d'un voyou somme toute minable, servi autant par l'apathie et la corruption des polices que par la chance, a tout pour écœurer. Mais c'était sans compter sur le talent et le savoir-faire de Thomas Thompson. A partir de faits divers crapuleux, ce dernier recompose des univers qui vont s'entrechoquer — celui des petites hippies californiennes, celui de l'Inde totalitaire de Mme Gandhi, celui de la société décadente européenne de Bangkok — et remonte dans les vies des différents personnages qui se croisent, se froissent et se tuent. Davantage encore que la personnalité de Charles Sobhraj, un peu stéréotypée dans la mesure où celui-ci semble s'inventer pour ses futurs biographes, on est saisi par celle de Marie-Andrée, sa compagne complice, cruelle et faible, belle, quand elle assassine, laide quand elle aime, un visage mobile où le bourreau et la victime alternent au gré de ses mauvaises rencontres. Pour ceux qui ont le cœur bien accroché, « La Trace du serpent » offrira quelques nuits bien blanches. Pour les autres, attention, danger : la mort rôde sous la couverture.

JEAN-FRANÇOIS JOSSELINE